

XYZ. La revue de la nouvelle

L'âme végétale

Camille Deslauriers



Numéro 75, automne 2003

Couleurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3557ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deslauriers, C. (2003). L'âme végétale. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (75), 51–52.

L'âme végétale

Camille Deslauriers

J'ai toujours été lierre. Cette femme l'a pressenti. Ricaneuse, elle s'est mise à dessiner dans ma paume en s'inspirant, prétendait-elle, de ma ligne de vie. Petit à petit, rhizomes, pétioles et rameaux ont grimpé sur ma ligne de cœur. De nœuds en nœuds, elle est remontée jusqu'à ma clavicule. Ça m'a coûté soixante-quinze dollars.

« Qu'est-ce que c'est que cette horreur ? » Tu grimaces. Inutile de t'expliquer. Sensuelle, je me déshabille. La dentelle, blanches griffes de soie sur les ocres et les roux du henné.

Ça s'enroule sur l'épaule et ça rampe jusqu'aux ongles. Les racines s'entrelacent et la tige se recroqueville sur ses feuilles. Comme une longue couleuvre à cent têtes. Je savoure lentement ton dégoût, je sais très bien que les femmes tatouées te rebutent, mais ces bras m'appartiennent, tu n'auras qu'à fermer les yeux. Aujourd'hui, j'ai l'âme végétale.

« T'es complètement folle, Arielle. À ton âge. » Et voilà que tu recommences avec mon âge. Comme chaque fois, entre les baisers, tu murmures, plus naïfs les uns que les autres, tes espoirs, tes projets, tes aveux. Tu t'émerveilles du nombre de mois qui nous séparent de notre première étreinte, tu insistes sur ton condo trop grand pour une seule personne, tu t'indignes de mon obstination à demeurer célibataire, tu évoques notre bonne entente et notre trentaine avancée, tu insinues que ma préméno-pause approche sans doute. Voilà, c'est dit : pendant qu'il est encore temps, tu voudrais un enfant de moi. Tu as ton regard gaga de futur père perdu dans le gris rosé de ses rêves. « Moi, je t'aime, Arielle. »

Sarcastique, je roule les mots dans ma bouche, billes de verre que j'enchâsse sur un fil invisible. *Condominium*, concubinage, concessions, conception, contractions : corde au cou. Je te l'ai pourtant répété des milliers de fois. L'amour est un cerceau de feu dans lequel je ne sauterai plus. Tu n'es qu'un ami, un amant,

un quidam. Le comprendras-tu un jour ? Nos éphémérides me suffisent.

Ma langue t'emberlificote enfin. Je crois le sujet clos. Je t'entraîne dans les ramifications du plaisir, je te chevauche, je t'enfonce dans ma chair. Chaque secousse t'enracine un peu plus à ton titre. Amant. Amant. Amant.

« Mais toi, Arielle, pourquoi tu ne veux pas d'enfant ? »

Parce que j'ai été un cercueil. Crac, d'un coup, le secret, noix cassante qui s'ouvre. Amère, l'amande. Tu ne t'y attendais pas. Tu me toises comme si tu ne m'avais jamais vue, tu me reproches, encore une fois, mes affreuses métaphores à la con et ensuite, ensuite seulement tu remarques mes larmes, malgré moi mes larmes, et tu t'empêtres dans tes excuses, maladroit, rouge timide.

Trop tard. Le souvenir me grimpe aux lèvres. Dix ans déjà et sa sève encore brute. De nœuds en nœuds, j'enfile les mots comme des perles noires. Une petite fille s'est pendue en moi, enfant bleue toute une nuit détenue dans mon ventre, mort-née, le cordon ombilical autour du cou trois fois, enroulé trois fois, le cordon. Je crie : corde au cou, conjonctures, condoléances.

J'ai été un cercueil.

Aujourd'hui, je suis lierre. Rose, mûre et sarments. Et couronne d'épines aux dix doigts qui se ferment en étau sur ta gorge. Se cramponnent. Se décuplent. « Arielle, qu'est-ce que tu fais ? Arielle, arrête. S'il te plaît arrête. » Arielle n'entend pas. Arielle serre, Arielle imite. Le cordon : une fois, deux fois, trois fois. Comme des ronces, mes ongles s'agrippent à ta jugulaire, tes espoirs et tes yeux se révulsent, j'étrangle tes promesses, tes questions, tes reproches. Jusqu'à ce qu'ils forment une coulée tiède, une bave incolore, un ultime rôle.

Ton visage. Maintenant aussi pâle que tes rêves.